

СОЮЗ ДВОРЯН

**Union de la Noblesse
Russe**

**N° 175
2025-4**



Париж

Союз дворян Union de la Noblesse Russe

ISSN 1760–9836

Bulletin de l'Union de la Noblesse Russe

Association Noblesse Russe, Siège Social : 13, rue Robert Lindet, 75015 Paris

Directeur de la Publication : S.A. Kapnist

Administration : N. N. Genko

Rédaction : T. G. Schakhovskoy et C. G. Boncenne

Imprimé par nos soins

Commission paritaire des publications et agences de presse
Certificat d'inscription N° 0729 G 85412

Conditions d'abonnement pour 2025

4 numéros par an

France, Union Européenne..... 20 euros

Autres pays..... 30 euros

Par numéro 6 euros.

Les demandes d'abonnement, ou de fourniture d'un numéro, sont à adresser au siège social avec joint un chèque à l'ordre de « Union de la Noblesse Russe » et l'indication « achat du bulletin » ou par virement IBAN : FR76 3000 3033 5000 0372 6124 189, BIC: SOGEFRPPXXX, avec l'indication « achat du bulletin ».

Routage par PARIS 14 CTC SR 206

Dépôt Légal N° 29415

ISSN 1760-9836



Союз дворян

UNION DE LA NOBLESSE RUSSE

N° 175

Septembre 2025

Bulletin intérieur de l'Union de la Noblesse Russe

www.noblesse-russie.org

« Union de la Noblesse Russe »

Adresse : 13, rue Robert Lindet, 75015 Paris

Directeur de publication : S. Kapnist

union.noblesse.russie@gmail.com

Parution trimestrielle

Prix du journal : Abonnement 20€ / an

CPPAP n° 0729 G 85412

Dépôt légal n° 29415

Союз Дворян №175

Декабрь 2025 г.

Union de la Noblesse Russe N° 175

Décembre 2025

Les articles publiés dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs

SOMMAIRE/СОДЕРЖАНИЕ

Mot du Président <i>Слово Предводителя</i>	Comte Serge A. Kapnist 3 <i>Граф Сергей А. Капнист</i>
Sept choses à savoir sur le tsar Nicolas Ier <i>Семь фактов, которые нужно знать о царе Николае I</i>	Gueorgui Manaïev 5 <i>Георгий Манаев</i>
Nicolas Ier et les Décabristes <i>Николай I и декабристы</i>	Constantin C. de Grunwald 10 <i>Константин К. фон Грюнвалд</i>
L'uniforme ensanglanté du général Miloradovitch <i>Окровавленный мундир Генерала Милорадовича</i>	Aleksandr N. Dydykin 17 <i>Александр Н. Дыдыкин</i>
Le sculpteur Paolo Troubetzkoy à l'honneur à Paris <i>Паоло Трубецкой : К 160-Летию Со Дня Рождения</i>	Mikhail Y. Korobko 20 <i>Михаил Ю. Коробко</i>
Un grand nom de l'aviation militaire russe, le Pce A. A. Mourousy <i>Русский авиатор и Георгиевский кавалер князь Александр Мурузи</i>	Marat A. Khaïrulin 23 <i>Марат А. Хайрулин</i>
Les souvenirs d'un jeune Russe émigré <i>Воспоминания молодого русского эмигранта</i>	Prince Alexandre A. Troubetzkoy 28 <i>Князь Александр А. Трубецкой</i>
Agenda <i>Предстоящие события</i>	34

Le mot du Président

Le XXI^e siècle se dévoile maintenant à grands pas. Bien des questions du XX^e demeurent et de nouvelles apparaissent déjà. Celle qui s'impose à nous, ici et maintenant, est simple. Que va devenir la noblesse au XXI^e siècle et, pour nous, la noblesse russe en particulier ?

L'année de notre Centenaire est pour nous l'occasion d'en débattre. Il nous faut analyser, synthétiser et essayer de trouver des éléments de réponse. Ce travail a commencé. La recherche des voies et moyens de "transmettre" est une piste essentielle qui passe par nos jeunes car c'est avec eux et pour eux que nous devons aborder le sujet.

Cette recherche passe également par une meilleure connaissance de l'histoire, celle de l'Empire de Russie dont nous sommes tous issus. Au bout d'un siècle, l'inévitable processus d'assimilation au sein de nos divers pays de naissance, souvent associé à la perte de la langue russe, font que beaucoup d'entre nous ont dans ce domaine des notions plutôt floues. Or, on ne le répétera jamais assez : on ne construit pas d'avenir sans connaître le passé et sans pouvoir s'appuyer sur lui pour mieux comprendre le présent.

Il y a évidemment bien d'autres pistes qui ne demandent qu'à être explorées, notre « année jubilaire » est là pour ça et nous espérons votre participation. Nous nous donnons un an pour y travailler, puis nous échangerons nos conclusions avec l'Association de la Noblesse française, qui partage les mêmes soucis, avec le projet d'en tirer une publication utile à tous.

Le temps passe vite, alors je compte sur vous, tout en profitant de ce numéro pour vous présenter mes meilleurs vœux de Noël et de Nouvel An, à vous et à tous les vôtres.

Comte Serge A. Kapnist

*30^e anniversaire de la Fondation Soljenitsyne à
Moscou*



Слово Предводителя

XXI век теперь стремительно раскрывается перед нами. Многие вопросы XX века остаются нерешёнными, и уже появляются новые. Тот вопрос, который возникает перед нами здесь и сейчас, прост. Что станет с дворянством в XXI веке и, в особенности для нас, с русским дворянством?

Год нашего Столетия предоставляет нам возможность обсудить это. Нам необходимо проанализировать, обобщить и попытаться найти элементы ответа. Эта работа уже началась. Поиск путей и средств «передачи» — важнейшее направление, которое проходит через нашу молодёжь, ибо именно с ними и ради них мы должны рассматривать этот вопрос.

Этот поиск также предполагает лучшее знание истории — истории Российской Империи, из которой мы все происходим. Спустя столетие неизбежный процесс ассимиляции в странах нашего рождения, часто сопровождающийся утратой русского языка, приводит к тому, что у многих из нас знания в этой области довольно расплывчатые. Однако повторять это можно бесконечно: невозможно строить будущее, не зная прошлого и не опираясь на него, чтобы лучше понимать настоящее.

Разумеется, есть и многие другие направления, которые ждут исследования. Наш «юбилейный год» создан именно для этого, и мы надеемся на ваше участие. Мы отводим себе год на эту работу, а затем обменяемся выводами с Ассоциацией Французского Дворянства, которая разделяет те же заботы, с намерением подготовить издание, полезное всем.

Время проходит очень быстро, поэтому я рассчитываю на всех вас! Пользуясь тоже случаем, чтобы передать вам и вашим близким мои наилучшие пожелания к Рождеству и Новому Году.

Граф Сергей А. Капнист



Portrait de Nicolas Ier par Franz Krüger

Семь фактов, которые нужно знать о царе Николае I

Георгий Манаев, историк для «Окно в Россию»

Автор предлагает запомнить 7 фактов: у Царя был почти смертельно пронзительный взгляд и он был очень высокого роста. Он подавил восстание Декабристов, создал первую русскую железную дорогу и реформировал российскую правовую систему. Он нежно любил свою жену и детей (но не только). Он искренно желал отменить крепостное право и начал подготовку соответствующих законопроектов. У него был настоящий дар к музыке и живописи. (Т.Г.Ш.)

Sept choses à savoir sur le tsar Nicolas Ier

Par Gueorgui Manaïev, historien pour « Fenêtre sur la Russie »

Son règne s'est terminé par une défaite militaire désastreuse, mais il fut l'artisan de la croissance industrielle de la Russie.

Vassili Mitrofanov, qui fut l'infirmier de l'empereur Nicolas Ier, se souvenait avoir regardé l'empereur dans les yeux en se présentant. « Avec tout mon courage, je n'ai pas pu résister à l'éclat terrible de son œil gauche, qui tel un clou incandescent [...] me brûlait les yeux... Jusqu'à ma mort, je n'oublierai pas son éclat pénétrant, qui peut embarrasser même des gens comme moi, qui n'appartiennent pas au lot des lâches ». Ekaterina Junge, fille du peintre Fiodor Tolstoï, estimait que « le regard de l'Empereur, au fur et à mesure de la conversation, pouvait tuer des gens instantanément ».

Qui était l'homme derrière ce regard mortel ?

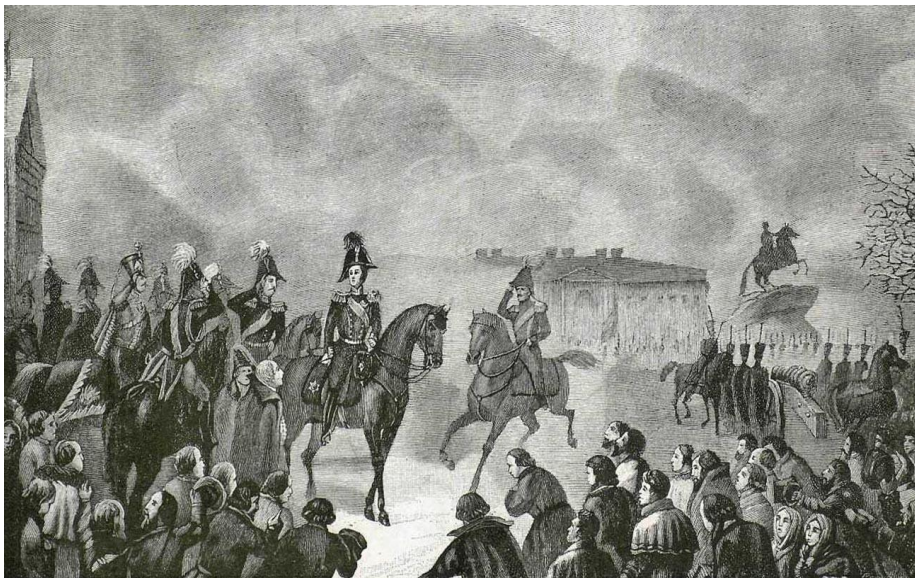
Le deuxième tsar russe le plus grand

Après Pierre le Grand, qui mesurait 2,04 m, Nicolas Ier était considéré comme le deuxième empereur russe le plus grand en taille (...) l'empereur mesurait 1,89 m. « *Un front altier, des yeux pleins de feu et de majesté, une bouche à l'expression un peu sarcastique, une poitrine héroïque, une taille colossale et, enfin, une démarche majestueuse conféraient au souverain quelque chose d'extraordinaire dans son apparence* », a écrit le comte de Passi, un contemporain.

*Nicolas Ier avec le tsarévitch Alexandre
Bogdan Willevalde/Musée Russe*



Il a réprimé la révolte des décembristes



*L'empereur Nicolas
Ier sur la place du
Sénat le 14 décembre
1825. Domaine public*

Le règne de Nicolas Ier a mal commencé - la révolte des décembristes, qui cherchait à renverser la maison Romanov et à installer une forme de gouvernement républicain, a éclaté en Russie. Le soulèvement a été

déclenché par de jeunes fonctionnaires et militaires appartenant à l'élite de l'État. Cependant, l'empereur a fermement protégé la monarchie et réprimé sans merci la révolte en utilisant son armée loyale. Mais Nicolas Ier était loin d'être ravi de devoir commencer son règne par une effusion de sang. « *Je suis l'empereur, mais à quel prix, mon Dieu ! Au prix du sang de mes sujets* », a-t-il écrit dans une lettre à son frère Constantin.

Il était le parrain des chemins de fer russes

Gare Nikolaïevski du chemin de fer Saint-Petersbourg-Moscou par August Petzold

Sous le règne de Nicolas Ier, le premier chemin de fer de passagers russe, reliant Moscou à Saint-Petersbourg, a été construit et c'est Nicolas Ier qui a défini la largeur de la voie ferrée russe, l'établissant à 1 524 mm (alors qu'en Europe, elle était de 1 435 mm). Cette décision a eu des conséquences durables - grâce à elle, les



ennemis européens de la Russie ne pouvaient pas transporter facilement leurs chargements militaires par chemin de fer vers ce pays, car la largeur des voies était différente. À ce jour, les trains doivent changer la largeur de leurs châssis à la frontière pour continuer jusqu'à leur destination.

Sous son règne, le système juridique russe a été réformé



Nicolas Ier avec le comte Mikhaïl Speranski Alexeï Kivchenko

En 1825, lorsque Nicolas Ier est monté sur le trône, le système juridique et gouvernemental russe était en piètre état : certaines lois, datant d'il y a un siècle, soit de l'époque de Pierre le Grand, étaient toujours en vigueur, parallèlement à de nombreuses autres, ce qui créait un véritable chaos législatif. Nicolas Ier a

ordonné à Mikhaïl Speranski, célèbre homme politique de son temps, d'effectuer une codification des lois, qui a été achevée dans les années 1830. La *Compilation complète des lois de l'Empire russe* en 46 volumes comprenait toutes les lois chronologiquement, tandis que le *Recueil des lois de l'Empire russe* recensait les lois pénales et civiles en vigueur. Pour son travail titanesque sur la codification des lois russes, Speranski a reçu la plus haute décoration d'État, l'Ordre de Saint-André.

C'était un père de famille dévoué, mais il avait une favorite



Alexandra Feodorovna Franz Kruger/Musée historique d'État

Nicolas Ier se présentait comme un souverain féroce et exigeant envers ses sujets, mais c'était un père de famille indulgent et aimant. Maria Fredericks, dame d'honneur à la cour, se souvient : « *L'empereur Nikolai Pavlovitch était le père de famille le plus doux, joyeux, plaisantin, oubliant tout ce qui était sérieux pour passer une heure tranquille parmi sa femme bien-aimée, ses enfants et, plus tard, ses petits-enfants* ». Cependant, ses enfants n'ont pas été gâtés et ont été élevés dans une relative austérité. Ils jouaient en plein air quand ils le souhaitaient, quel que soit le temps, et apprenaient à ramer auprès d'un marin, garçons et filles. Quant à ses fils, Nicolas les a élevés dans un style militaire, les emmenant à des exercices et des manœuvres avec d'autres jeunes

cadets, sans leur donner la moindre préférence.

Varvara Nelidova Domaine public

Cependant, par la suite, Nicolas et sa femme se sont lentement éloignés - après avoir donné naissance à sept enfants, l'impératrice Alexandra est tombée malade et les médecins lui ont recommandé de longues vacances. À cette époque, l'empereur était connu pour avoir une favorite, Varvara Nelidova (...)



Il a préparé l'abolition du servage en Russie

L'un des objectifs de la révolte des décembristes était l'abolition du servage en Russie. Nicolas Ier, cependant, a également compris que le servage entravait le développement du pays. Sous son règne, un comité secret a été formé pour discuter de la possibilité de son abolition. En 1855, un mois avant sa mort, Nicolas a dit à l'homme politique Dmitri Bloudov qu'il ne voulait pas mourir tant que les serfs ne seraient pas libres ; cependant, il ne voulait libérer les serfs que s'ils conservaient une propriété foncière. « *Ce n'est qu'alors que je serais heureux, lorsque ces personnes seront libérées du servage* », a déclaré Nicolas à Alexandra Smirnova-Rosset.

Malheureusement, Nicolas Ier n'a pas réussi à les libérer de son vivant. Cependant, sous son règne, il était interdit de vendre les serfs sans terre, et les serfs étaient autorisés à sortir du servage si le domaine de leur propriétaire était vendu pour dettes. Quand Alexandre II a

finallement libéré les serfs en 1861, lui et son gouvernement ont utilisé les données et les projets de loi qui avaient été préparés sous Nicolas Ier.

C'était un artiste et musicien de talent

Entre toutes les affaires importantes auxquelles l'empereur devait s'occuper, il trouvait toujours le temps de pratiquer la musique ou la peinture. Dans sa jeunesse, Nicolas a reçu une formation d'ingénieur militaire, ce qui impliquait beaucoup de dessin - ponts, canons, cartes, etc. C'est pourquoi il est devenu un peintre de talent. Il aimait aussi la musique et jouait de divers cuivres, ce qui a poussé son petit-fils, le futur empereur Alexandre III, à apprendre à jouer de la trompette.



I.F. Anderst : Trompette à deux pistons avec embouchure. Ayant appartenu à l'empereur Nicolas Ier : provenant des salles du musée de l'Ermitage. 1825. Musée National russe de musique.

Николай I и Декабристы

200 лет назад, 14/26 декабря 1825 года, произошёл вооружённый мятеж, известный как восстание Декабристов. Это первое по-настоящему серьёзное столкновение между императорской властью и силами революционного вдохновения было кровопролитным событием. Оно омрачило всё царствование Николая I и оставило свой след на последующие десятилетия. Чтобы лучше понять эту трагедию, мы настоятельно рекомендуем замечательное произведение «Жизнь Николая I», написанное в эмиграции Константином де Грюнвальдом, из которого мы публикуем здесь несколько отрывков. Вместо того чтобы вновь пересказывать само событие, нам показалось более интересным обратиться к его анализу контекста и личности участников. (Т. Г. III.)

Nicolas Ier et les Décabristes

Il y a 200 ans, le 14/26 décembre 1825, avait lieu l'insurrection armée dite des Décabristes. Ce premier véritable affrontement entre le pouvoir impérial et des forces d'inspiration révolutionnaire fut un événement sanglant qui assombrit tout le règne de Nicolas I^{er} et marqua les décennies suivantes. Pour mieux comprendre cette tragédie, nous ne saurions trop recommander le remarquable ouvrage « La vie de Nicolas Ier », écrit en émigration par Constantin de Grunwald, dont nous publions ici quelques extraits¹. Plutôt qu'un énième récit de l'événement lui-même, il nous a semblé plus intéressant d'aborder son analyse du contexte et des personnalités en jeu. (T. S.)

« Alexandre 1^{er}, le petit-fils de Catherine, a été le premier à reconnaître sincèrement les inconvénients du système absolutiste (...). Mais le monarque qui dota d'une constitution la Pologne et la Finlande n'avait jamais pu se décider à accorder ce bienfait à son propre Empire. Manquait-il d'hommes, comme il s'en est souvent plaint ? (...) Attendait-il, pendant les crises mystiques de ses dernières années, l'inspiration divine qui tardait à venir ? Toujours est-il que chartes et projets constitutionnels restèrent au fond des tiroirs...

Portrait de Nicolas Ier par Georg Bottmann, vers 1850. Musée de l'Ermitage, St Petersburg, Russie.

Mais, vers cette même époque, une nouvelle génération avait surgi : la génération qui fera le soulèvement du Quatorze Décembre. (...) ceux que l'on appellera les « Décabristes » (ou Décembristes) sont les premiers vrais révolutionnaires dans l'histoire de la Russie.

Révolutionnaires romantiques, certes ; jeunes aristocrates qui n'auront rien de commun, excepté



¹ 1 Constantin de Grunwald, « La vie de Nicolas Ier ». Calmann-Lévy Editeurs, 1946, 309 p.

un attachement sincère et désintéressé à un idéal abstrait, avec ceux qui reprendront leur succession : avec ces intellectuels échevelés, étudiants, petits bourgeois, prolétaires, nihilistes, anarchistes et marxistes, armés de bombes ou de brochures de propagande. Ils appartenaient tous aux meilleures familles de la Russie : leurs pères occupaient les plus hautes situations dans l'Empire. Beaucoup d'entre eux étaient des descendants directs et authentiques de Rurik – tels les princes Odoïevsky, Bariatinsky, Wolkonski, Chakhovskoï, Wiazemski ; d'autres faisaient remonter leur lignée aux rois mi-légendaires de la Lithuanie – tels les princes Golitzine et Troubetskoï.



Révolte des décembristes par Vassili Timm, 1853. Musée de l'Ermitage, St Petersburg, Russie.

Ils étaient tous à peu près du même âge que Nicolas, leur futur grand adversaire. Mais ils avaient subi au cours de leur jeunesse une évolution toute différente de la sienne. Tandis que les gouvernantes et les gouverneurs de Nicolas avaient été d'extraction germano-balte, leur éducation avait été faite par des « nounous » russes et ensuite par des Français : par des abbés jésuites (...) ou par des chevaliers de fortune, des rescapés de la Révolution, tel ce Magier, « sans-culotte accompli, d'une insolence et d'une immoralité sans borne » qui fut l'éducateur de Nikita et d'Alexandre Mouraviov (...), tel ce fameux M. Baudry qui professait ses idées jacobines devant les élèves de l'aristocratique lycée de Tsarskoé-Selo et n'était nul autre que le propre frère de Marat ! Tandis que Nicolas se morfondait dans les sombres couloirs de Gatchina, ils avaient, eux, respiré l'air de la campagne russe ; ils avaient participé, d'une façon active, aux guerres de 1812 à 1814 (...). Plus tard, lorsqu'on fait visiter au jeune Grand-Duc les casernes et les arsenaux de toutes les capitales, ils fréquentent, eux, Madame de Staël et Benjamin Constant ou Saint-Simon (...) ils se lient avec les francs-maçons français (...) s'adonneront à des lectures sans fin (...). Ils finiront par savoir tout, excepté la chose la plus essentielle : les réalités de la vie russe, les nécessités historiques qui avaient moulé la structure sociale et politique de l'Empire. Celles-là, Nicolas les devinera d'instinct, malgré l'étroitesse de sa formation intellectuelle.

Les guerres napoléoniennes avaient été la grande aventure de leur vie. (...). La franc-maçonnerie les avait attirés au début. Née vers 1731, florissante sous la Grande Catherine, la franc-maçonnerie russe avait pris un nouvel essor sous le règne d'Alexandre : elle groupait en 1820 trente-deux loges avec seize cents membres (dont huit cents à Saint-Petersbourg) et comptait dans ses rangs (...) toute l'élite mondaine et intellectuelle du pays. C'est à travers elle, selon toute probabilité, qu'ils ont pris contact avec les francs-maçons polonais, les carbonari italiens et suisses (...). Mais, en définitive, l'ordre maçonnique, avec ses aspirations humanitaires et moralisantes, les avait laissés insatisfaits. (...) Vers 1822, date à laquelle toutes les sociétés secrètes étaient supprimées par décret impérial, la plupart des futurs Décabristes avaient déjà quitté la maçonnerie pour une autre organisation plus appropriée à leurs desseins.

Chose vraiment étonnante : créée en 1816, la société secrète qui porte la responsabilité des événements du Quatorze Décembre 1825, a pu exister dix ans sans être découverte (...). Le secret a été incontestablement bien gardé. (...) Les renseignements qu'on possède sur l'activité de la société secrète sont incomplets. Nous savons qu'elle avait pris au début le nom d'Union du Salut (...) et, à partir de 1818, celui d'Union du Bien public, sous lequel elle est entrée dans l'histoire. Nous savons aussi que par suite de certains dissentiments intérieurs, qui se manifestèrent lors d'un congrès tenu à Moscou en 1820, l'Union du Bien Public fut dissoute ou plutôt se scinda en deux organisations désignées communément comme celle du Nord et celle du Midi. Nous savons enfin que les tendances de toute l'association étaient au début essentiellement réformatrices et nullement révolutionnaires. On voulait travailler pour le bien de la Patrie, induire le pouvoir suprême à une abolition des colonies militaires, à l'amélioration du sort du clergé, (...) peut-être à l'abolition du servage. On espérait que l'Empereur lui-même se mettrait à la tête du mouvement réformateur et favoriserait l'installation d'un régime constitutionnel. (...) Ce n'est que graduellement qu'on voit « le libéralisme à l'eau de rose se transformer en rouge sang » (Viegel). Le mouvement prenait un aspect sombre et sérieux. (...) Des tendances nettement démocratiques et républicaines se faisaient jour, surtout dans la Société du Midi : on y parlait également de la proclamation de l'indépendance de la Pologne (...). L'idée du régicide s'emparait de certains esprits exaltés. (...) Et les chefs élaboraient un plan plus réfléchi : au début de l'année 1826, lorsque le Tsar Alexandre viendrait présider les grandes manœuvres de la Seconde Armée, on s'emparerait de sa personne, on l'internerait dans la forteresse de Bobruisk et on notifierait au pays la déchéance de la dynastie...

Il y avait parmi les fondateurs et parmi les dirigeants de la Société un certain nombre d'hommes de très grande valeur qui auraient pu faire l'orgueil de n'importe quel pays (...). Et pourtant, malgré toutes leurs hautes qualités, malgré leur désintéressement absolu, leur esprit de sacrifice et la haute envolée de leurs pensées, le mouvement qu'ils dirigeaient était d'avance voué à l'échec, même si la disparition subite d'Alexandre 1^{er} ne les avait pas pris au dépourvu. Ce groupe de jeunes gens ardents et ambitieux n'avait aucun contact véritable avec les dirigeants de l'Empire – les chefs de guerre, les ministres, les hommes d'Etat – ni avec la masse de la population, ni même avec leurs propres soldats. Ils se croyaient patriotes et nationalistes, meilleurs Russes que tous ces Adlerberg, Benckendorff, Neidhardt, Toll qu'ils retrouveront demain dans le camp ennemi et qui étaient pourtant, malgré leur ascendance germanique et balte, d'aussi fidèles sujets du Tsar, d'aussi utiles serviteurs de l'Empire qu'ils l'étaient eux-mêmes. Ils rêvaient de libérer les Serbes, les Monténégrins et même les Hongrois ; ils rêvaient de chasser les Turcs d'Europe et d'agrandir la Russie par des conquêtes : mais ils ne voyaient pas que la réussite de leur plan pouvait aboutir à la dislocation immédiate de l'Empire (...) et probablement à la guerre civile. (...) Les meilleurs d'entre eux savaient très bien qu'on ne

pouvait régénérer la Russie sans abolir le servage, mais envisageaient à peine la nécessité d'attribuer des terres aux paysans libérés. Les plus audacieux jouaient avec l'idée de la république, mais ceux-là même – sans parler de la masse des conjurés – gardaient au fond de leur cœur un sentiment de respect et de vénération à l'égard du Monarque, de l'oïnt du Seigneur, symbole vivant de l'unité russe, telle que l'avaient formée dix siècles d'histoire.



Les décembristes devant les portes du fort de Tchistinsk (Sibérie) en hiver, Aquarelle de N. P. Repine, 1828-1830. Musée des Décembristes, Tchita, Russie.

Dans la nuit du quatorze au quinze décembre, Nicolas s'était trouvé face à face avec ces représentants de la Jeune Russie (...) pâles, défaits, avec leurs épaulettes arrachées et les mains liées derrière le dos. La plupart d'entre eux lui étaient personnellement connus : officiers de sa garnison, gens de son monde. Mais leurs ambitions, leurs aspirations intérieures lui étaient totalement étrangères, tout comme l'atmosphère enfiévrée dans laquelle ils avaient vécu. Maintenant le voile se déchirait.

Dès les premières dépositions, il avait vu qu'il ne s'agissait pas d'un simple acte d'insubordination. Le complot (...) était une réalité. Et le but de ce complot, c'était l'anéantissement de la Russie telle qu'il la comprenait. (...) Le jeune souverain se voit donc dans l'obligation d'agir sans perdre un seul instant, afin de découvrir tous les complices, de procéder à l'arrestation des coupables et de sauvegarder ainsi l'ordre public. (...) Tout cela ne représentait que des mesures absolument nécessaires pour consolider un pouvoir qui venait d'être soumis à la plus rude des épreuves. En les prenant sans délai, Nicolas fournissait une nouvelle preuve de son courage, de sa fermeté, de sa présence d'esprit. Mais dans la nuit même qui suit le soulèvement, il commet la première et la plus funeste erreur de son règne : il prend entre ses mains l'enquête de l'affaire. Des sentiments très complexes l'agitent : un mélange de colère et de mépris, de rage et de pitié, de rancune et de curiosité malade. Nicolas veut savoir, il veut comprendre. (...) Il lui faut à tout prix des aveux complets et immédiats : il ne s'arrêtera devant rien pour les obtenir. Et personne ne sera là pour relever l'énormité du procédé qui provoquera, par la suite, tant de récriminations et de haines. Personne ne sera là pour dire au jeune monarque qu'il devient juge de sa propre cause et que le rôle d'inquisiteur implique aussi celui de geôlier et de bourreau. (...).

Inquisiteur dilettante, juge d'instruction improvisé, Nicolas déploie tout son charme – peut-être aussi tout son talent de comédien – pour amener ses adversaires vaincus à une confession totale (...). Mais lorsque les aveux ne viennent pas d'eux-mêmes, Nicolas change de tactique. Il devient menaçant, ses yeux lancent des éclairs, sa voix devient rugissante (...).

Ces interrogatoires exténuants qui durent pendant des semaines et des semaines exercent sur Nicolas une influence désastreuse (...). Et à mesure que se prolonge cet étrange tribunal d'inquisition, l'abîme s'élargit entre le Tsar et ses adversaires.

Destins russes, destins sombres et tragiques, faits d'élans sublimes et de défaillances fatales, tels que nous les retrouvons dans toutes les pages de l'histoire millénaire de la Russie ! Ces hommes que nous avons vus prêts à sacrifier leur vie, leurs richesses, leur carrière pour le bien de la nation, apparaissent soudain devant nous dépourvus de toute énergie, de toute volonté, parfois même de toute dignité. C'est comme si un ressort s'était brisé en eux. A peine se trouvent-ils en présence de Nicolas ou de ses généraux qu'ils s'empressent de dévoiler tous leurs actes, toutes leurs pensées, même les plus secrètes. A de rares exceptions près (tel le prince Schakhovskoï, ancien officier du régiment Semenovski), ils ont hâte de désigner leurs complices, comme s'ils ignoraient que chaque dénonciation entraînera l'arrestation de leurs meilleurs camarades. (...)

Ni les rigueurs du cachot, ni la brutalité de certains interrogatoires ne suffisent à expliquer une semblable explosion de repentirs, feints ou sincères, suivis parfois d'aveux de crimes imaginaires. Les inculpés étaient enfermés à la forteresse Pierre-et-Paul et des ordres manuscrits de Nicolas réglaient les conditions de leur séjour, pénibles, certes, pour ceux qui étaient enchaînés, mais adoucis pour la grande majorité. (...) ce n'était pas cela qui aurait fait fléchir la volonté des anciens héros des guerres napoléoniennes. C'est le sentiment de fidélité et de dévotion à l'égard de la puissance impériale qui s'était réveillé en eux. Ils voyaient soudain avec une clarté aveuglante qu'ils avaient levé une main sacrilège contre ce pouvoir monarchique qui, en dix siècles, avait fait la grandeur de la Russie. (...) Leur idéologie « jacobine » s'effondrait comme un château de cartes (...) ils avaient voulu combattre un « tyran » quelque peu imaginaire et ils voyaient devant eux un homme chevaleresque, accessible à des arguments humains et surtout à des arguments d'ordre patriotique. Nicolas avait pleuré lorsque Kakhovski – le triple assassin – dévoilait devant lui la misère du peuple, la dureté des lois, les erreurs de la politique d'Alexandre. (...)

Mais ils espéraient en vain que la vérité jaillirait de ce choc entre deux mondes, deux mentalités, deux grands courants d'opinion. Nicolas a pris son parti dès le début. (...) « Il faut avoir tout vu, tout entendu, de la propre bouche de ces monstres, pour croire à toutes ces horreurs » (...)

Tout son entourage le pousse dans la voie d'une répression implacable. Ses frères invectivent les conspirateurs. Sa mère exprime l'espoir « qu'ils n'échapperont pas à leur sort, comme y ont échappé les assassins de Paul 1^{er} » (...). Affolée, la haute société de Saint-Pétersbourg se détourne des jeunes coupables hier encore adulés : « les pères m'amènent leurs fils, écrit Nicolas à Constantin ; tous veulent donner l'exemple et voir leur famille lavée de la honte ». (...) Au bout de six mois de labeur acharné, le Tsar et la Commission d'Enquête pouvaient considérer leur tâche inquisitoriale comme achevée. On avait mis hors de cause les soldats émeutiers, victimes d'une imposture et l'on s'était contenté de reléguer les 700 hommes arrêtés dans des garnisons lointaines. (...) Cheville ouvrière du Tribunal Suprême, Speranski, le meilleur juriste de la Russie, l'auteur des projets constitutionnels d'Alexandre, est chargé de répartir les « criminels » en plusieurs catégories selon la gravité de leurs forfaits. L'ancien franc-maçon est appelé à formuler la condamnation de ses « frères » pour se laver des suspicions qui pèsent encore sur lui (...). Au bout d'un mois, le Tribunal Suprême peut prononcer son verdict : comme les « félons » du moyen âge, les coupables seront condamnés à l'écartèlement, à la hache, au cachot à perpétuité. Il faudra un décret impérial pour rendre ce verdict applicable dans les conditions du XIX^e siècle : seuls cinq criminels « hors catégorie » (Pestel, Ryleev, Kakhovski, Bestoujev-Rioumine et Serge Mouraviev-Apostol) subiront la peine de mort ; une vingtaine de coupables se verront infliger le bagne à perpétuité, tandis que

le reste s'en tirera avec des peines moindres, allant de vingt ans de bagne à la simple dégradation. (...) En juillet 1826, lors de la condamnation des Décabristes, la Russie entière ressentit un frisson d'épouvante. On croyait la peine de mort abolie depuis le règne d'Elisabeth, fille de Pierre le Grand : elle avait simplement été mise hors d'usage. On avait espéré que le Tsar pardonnerait aux conspirateurs, dans un élan de magnanimité, et se contenterait de les exiler à l'étranger. Que la raison d'Etat obligeât le souverain à vouer au gibet et au bagne, comme des assassins ou des bandits de grande route, les représentants des meilleures familles de Russie – des officiers de haut rang, des gentilshommes, des princes – c'était une hypothèse qu'on s'était refusé à admettre. La partie éclairée de la noblesse russe ne pardonnera jamais ce verdict ; c'est de ce jour que datera une rupture psychologique entre elle et la dynastie Romanov.

Quels étaient les sentiments éprouvés par l'Empereur lui-même au moment où il signait l'oukase fatidique ? Une lutte s'est-elle livrée dans son âme entre des vellétés généreuses et la notion du devoir ? Nous savons que sa décision était prise dès l'ouverture d'une enquête dont les résultats n'avaient pu que le confirmer dans ses dispositions. Toutefois, il n'a pas accompli sa tâche de justicier sans en éprouver un véritable effroi. Dès le 6 juin, il prévoit « les exécutions inévitables », mais il ajoute « Je ne puis penser à cette journée terrible sans en frémir à l'avance ». Il a laissé au Tribunal Suprême le soin de ratifier le verdict de mort, et a refusé d'admettre la décapitation ou toute autre forme d'exécution entraînant la perte de sang. (...) De toute façon, il a vécu les journées tragiques de la proclamation et de l'exécution du verdict dans une atmosphère de tristesse et de profond abattement où les larmes de sa mère, de sa femme, des dames d'atour venaient compléter et aggraver sa propre angoisse (...).



Le 25 juillet 1825, le Tribunal Suprême et les accusés se trouvent pour la première fois face à face, sur l'esplanade de la forteresse (...). Il n'y avait pas de bourreau en Russie ; on avait dû en faire venir un de Suède. On ne savait pas comment utiliser la machine à trappe destinée à la pendaison. (...) Au moment de l'exécution, trois cordes cèdent, trois des condamnés tombent, meurtris, à terre : l'opération est à recommencer. « Malheureux pays où l'on ne sait même pas pendre », tel est – émouvant et sublime – le mot de la fin que prononce Ryleev avant de rendre son âme à Dieu : homme de lettres jusqu'au dernier souffle...

Exécution de Pestel', Ryleev, Murav'yev et Apostol par M.A. Bestouzhev, Mémoires p. 252-253

Dans son palais de Tsarskoïe-Selo, où il s'était retiré depuis quelques jours, Nicolas attendait anxieusement. (...). On le vit se diriger vers la chapelle, le visage assombri : il s'y plongea dans de longues prières. Il s'enferma ensuite dans sa chambre et ne prononça pas un mot de la journée. Il était en proie à une profonde agitation, dont ses lettres – qui nous sont conservées – apportent l'éloquent témoignage. (...) « La tête me tourne. On me bombarde de lettres dont les unes sont désespérées, d'autres écrites dans un état proche de la folie. Seule la notion d'un devoir terrible me permet de supporter un martyre pareil ». (...)

Mais avec les heures qui passaient, les élans généreux et chevaleresques, inhérents à son caractère, prenaient le dessus. Dans la soirée, attablé à son bureau, sa pensée se dirige vers les familles de victimes. « Tout est fini, restent les veuves, c'est vous, mon cher Golitzine, que je charge de ce dont vous vous chargerez, j'en suis sûr, avec plaisir : faites-moi savoir des nouvelles de la pauvre Ryleev et dites-lui que je lui demande qu'elle dispose de moi en toute occasion et j'espère qu'elle ne me refusera pas de m'informer toujours de ce dont elle peut avoir besoin. De même, sachez je vous prie, ce que font la Mouraviov Nikita et la Troubetskoï » (...). Nicolas tiendra sa parole : la raison d'Etat ayant triomphé, il laissera libre cours à ses sentiments humains. Le frère de Pestel sera promu sur le champ aide-de-camp impérial ; un autre frère, modeste jeune officier, sera transféré aux chevaliers-gardes, avec une pension annuelle de trois mille roubles ; le fils de Ryleev sera élevé aux frais du Tsar...

Le lendemain de l'exécution, Nicolas rentrait dans la capitale pour assister à un service expiatoire sur la place du Sénat. Lebzelter mandait à Metternich : « L'Impératrice s'y est rendue en grande pompe et l'Empereur a reçu Sa Majesté à la tête de ses troupes. Une estrade élevée et une tente avaient été érigées sur l'endroit même où les rebelles avaient réuni leurs forces. Après le service, l'Empereur à cheval a accompagné le Métropolite, qui a été donner sa bénédiction à toutes les troupes qui ont ensuite défilé devant Sa Majesté. On observait un grand recueillement dans tous les assistants qui a fait place plus tard à de vives acclamations... Cette idée de terminer un procès de haute trahison par une cérémonie religieuse est belle et heureuse... ». (...)

Dans la soirée, il y avait bal chez le prince Kotchoubey. Toute la haute société de Saint-Pétersbourg s'était donné rendez-vous chez l'illustre ami d'Alexandre 1^{er}, comme au réveil d'un affreux cauchemar. Au moment où les carrosses des invités affluaient vers son palais, situé sur les quais de la Fontanka ; on entendit soudain un tintement de cloches. Une longue file de voitures, escortées par des gendarmes, emportait vers le bagne sibérien les amis, les cousins, les camarades des fêtards. »

Note de l'auteur : « Une véritable légende a auréolé l'exil des Décabristes et des quelques femmes courageuses qui les suivirent en Sibérie : les princesses Wolkonski et Troubetskoï, ainsi que cette charmante petite modiste française, Pauline Gueble, qui épousa au bagne son ami le chevalier-garde Annenkov et enseigna à ses compagnes d'infortune, en bonne ménagère française, les rudiments de la cuisine et de la couture. Des générations entières de Russes ont appris par cœur les poèmes de Pouchkine et de Nekrassov qui leur ont été dédiés, tandis qu'en France, des dizaines de mille de lecteurs ont versé des larmes sur « Le maître d'armes » d'Alexandre Dumas. En réalité, les malheurs des exilés ont été quelque peu exagérés. L'historien Schiemann, nullement sympathique à Nicolas, déclare que les conditions de leur existence « furent réellement dures pendant les quatre premières années et par la suite aussi pour quelques condamnés dénués de tous moyens ». Déjà en route vers la Sibérie, le peuple leur souhaitait heureux voyage, la tête découverte (« Souvenirs » de Mouraviov). En terre d'exil, ils étaient entourés de l'estime générale. Troubetskoï et Wolkonski finirent par avoir vingt-cinq domestiques. Dans une seule casemate à Tchita, on recevait quatre cent mille roubles par an. Des ouvriers salariés faisaient le travail pour les condamnés. On faisait venir des pianos, des journaux, des bibliothèques entières ; on y trouvait presque tous les livres défendus en Russie. (Voir en particulier les « Mémoires » de Zavalichine). »

L'uniforme ensanglanté du général Miloradovitch

Par Alexandre Nikolaïevitch Dydykine,
Conservateur du « Musée de la Garde » rattaché au Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg

Le 14 décembre 1825 sur la place du Sénat, le général Miloradovitch commandait les troupes loyales à Nicolas 1er, face aux soldats révoltés soulevés par les Décabristes pour renverser l'Empire. Sa mort tragique ce jour-là est généralement attribuée à un coup de pistolet dans le dos, tiré par un certain Kakhovski, l'un des comploteurs. Passionné d'histoire militaire, A. Dydykine nous présente ici une autre version : conservateur du Musée de la Garde, situé dans le splendide bâtiment de l'Etat-Major en face du Palais d'Hiver, il connaît tout des reliques liées à cet événement. Parmi elles, l'uniforme du général Miloradovitch. Un examen attentif de cet uniforme le prouve : ce n'est pas le coup de pistolet de Kakhovski qui a tué le général, mais bien un coup de baïonnette porté ensuite par le prince Evgueni Petrovitch Obolensky, qui l'a arrachée des mains d'un soldat. Lors de son interrogatoire, il dira avoir voulu blesser le cheval du général. Mais, en tenant compte de la grande hauteur au garrot de cette monture, de la taille plutôt moyenne de l'attaquant et surtout de l'endroit de la blessure, une triste conclusion s'impose : le général Miloradovitch a reçu ce coup de baïonnette alors qu'il était déjà à terre... (T.S.)

Окровавленный мундир Генерала Милорадовича



Александр Николаевич Дыдыкин,
заведующий отделом «Главный
штаб» Государственного
Эрмитажа.

«Какие-то философы из гусар, да недоучившийся студент, да промотавшийся игрок затеяли какое-то филантропическое общество, под верховным распоряжением старого плута и масона, и карточного игрока, и пьяницы, и красноречивейшего человека. Общество было устроено с целью доставить прочное счастье всему человечеству от Темзы до Камчатки.»

Николай Васильевич Гоголь.

Из письма Николая I великому князю Константину: «Бедный Милорадович скончался! Его последними словами были распоряжения об отсылке мне шпаги, которую он получил от Вас... Я буду оплакивать его всю свою жизнь; выстрел был сделан почти в упор статским, стоящим сзади».

На мундире Михаила Андреевича Милорадовича, хранящемся в Государственном Эрмитаже, есть отверстие от пули в «почечной области» со следами крови. Это след от выстрела Петра Каховского в декабре 1825 года на Сенатской площади. Поручик, пусть даже и отставной, стреляет в спину генералу, целя чуть выше косоного креста ордена Андрея Первозванного, которым Милорадович был награжден за сражение при Кульме. Этот выстрел Каховского известен всем, кто знаком с курсом истории средней школы. Менее известно штыковое ранение в правый бок, которое нанес князь Евгений Оболенский, вырвав ружье у стоявшего в каре солдата.

На допросах Оболенский объяснял, что «имел намерение ударить лошадь штыком, чтобы заставить Милорадовича удалиться с площади, вовсе не намереваясь убить его. А ранил графа совершенно случайно».

Князь Оболенский, потомок Рюриковичей, поручик Лейб-гвардии Финляндского полка, колет штыком командира Гвардейского корпуса (своего прямого начальника) за то, что тот выполняет свой долг!

Колет-то колет, а как и когда? Вернемся к казармам Конной гвардии, к которым подъехал еще живой и здоровый Милорадович со своим адъютантом Башуцким в санях оберполицмейстера Шульгина. Было около 11 часов утра. Башуцкий в своих воспоминаниях писал, что Милорадович, встретившись с генерал-майором Орловым, раздраженно сказал: «Что же ваш полк? Я ждал 23 минуты и не жду более! Дайте мне лошадь». Адъютант Орлова Бахметьев предложил свою, и Милорадович поскакал на площадь. Для нас важно, что он взял лошадь полкового адъютанта Лейб-гвардии Конного полка. Лошади тяжелой гвардейской кавалерии были настоящими великанами: вороные, 6-8 вершков в холке (около 180 см), способные пробивать своей мощью пехотные каре.



Теперь о штыковом ударе Оболенского. В описании ран генерала Милорадовича, сделанном штабтфизиком Василием Буташевичем-Петрашевским, сказано, что, помимо пулевого ранения, было нанесено ранение «острым орудием в правый бок близ поясничных позвонков между последним ребром и подвздошной костью. Рана сия проникала до брюшной полости».

Если граф получил описанное ранение штыком сидя на лошади, как говорит в своих показаниях Оболенский, то последний должен был, держа на вытянутых руках тяжелое ружье со штыком, высоко подпрыгнуть и поразить в правый бок несчастного генерал-губернатора. Для не очень рослого Оболенского это выглядит неправдоподобно. Правда, поверить в то, что потомок Ярослава Мудрого просто добивал штыком упавшего с коня Милорадовича, тоже непросто.

Генерал в 27 лет, участник 52 сражений, кавалер всех русских орденов

и множества иностранных, «русский Баярд», как называли его французы, любимец армии был застрелен и заколот отставным и действующим офицерами.

Какие низкие слова: «застрелен» и «заколот»! Возможно, граф искал смерти на Сенатской площади, понимая, что новый император не простит ему утреннюю присягу Константину 27 ноября в соборе Зимнего дворца, но застрелен и заколот? «Слава богу, что пуля не солдатская!» - сказал Милорадович хирургу, делавшему операцию.

На Сенатской площади граф был со шпагой - подарком от цесаревича Константина с гравированной надписью «Другу моему Милорадовичу». Эту шпагу умирающий отослал императору. В продолжение всего царствования Николай I надевал ее всякий год 14 декабря на молебствии в Малой церкви Зимнего дворца.



Но есть еще две вещи, точнее – два мундира, хранящиеся в Эрмитаже, которые их владельцы никогда более не надевали после 14 декабря 1825 года. Это генеральский мундир Лейб- гвардии Измайловского полка и генеральский мундир пешей гвардейской артиллерии. Первый – Императора Николая I, второй Великого князя Михаила Павловича. Несмотря на то что эти два молодых человека (Николаю Павловичу 29 лет, Михаилу Павловичу 27 лет) подняли упавшее знамя власти и удержали империю, они так и не заслужили доброго слова ни от историков, ни от писателей. Справедливо ли?

Последний мучающий меня вопрос по декабристам. Известно, что «при возмущении 14 декабря 1825 года было убито народа: генералов 1; штаб-офицеров — 1; оберофицеров разных полков 17; нижних чинов гвардии 282...» Всего 1271 человек. Ни одного раненого или убитого офицера-декабриста не было. Как они избежали картечи генерала Сухозанета?

Le sculpteur Paolo Troubetzkoy à l'honneur à Paris

Par Mikhaïl Yourievitch Korobko, historien

Plus connu comme Paolo Troubetzkoy (1866-1938), le prince Pavel Petrovitch Troubetzkoy a illustré magnifiquement le nom de sa famille en devenant un très grand sculpteur de l'Age d'argent. Né en Italie et ayant vécu quelque temps en Russie, il a travaillé dans les deux pays, créant de magnifiques œuvres d'art que l'on peut encore admirer aujourd'hui. Une belle exposition au Musée d'Orsay à Paris lui rend hommage.

ПАОЛО ТРУБЕЦКОЙ: К 160-ЛЕТИЮ СО ДНЯ РОЖДЕНИЯ

Михаил Юрьевич Коробко, историк



Едва ли не самый известный в художественном мире представитель княжеского рода Трубецких князь Павел Петрович или Паоло Трубецкой (1866-1938), великий скульптор Серебряного века. Родившись в Италии и некоторое время живя в России, он работал в обеих странах, создав замечательные произведения искусства, дошедшие до наших дней.

Благодаря своему двоюродному брату Московскому

губернскому предводителю дворянства князю Петру Николаевичу Трубецкому Паоло Трубецкой уже состоявшимся художником приехал в Москву в 1896 году. Московское училища живописи, ваяния и зодчества сочло за честь видеть его своим профессором. Специально для Паоло Трубецкого была выстроена новая мастерская в доме училища на Мясницкой улице. «Ему предоставили новую мастерскую с верхним светом, пристроив ее снаружи к стене нашего дома и захватив



Дом Московского училища живописи ваяния и зодчества на Мясницкой улице. С открытки нач. XX в. / Le bâtiment de l'École de peinture, de sculpture et d'architecture de Moscou, rue Myasnitskaya. D'après une carte postale du début du XXe siècle.

пристройкой окно нашей кухни», писал сын художника Л.О. Пастернака поэт Б.Л. Пастернак. Он ребенком наблюдал через кухонное окно за работой Паоло Трубецкого. Этот период характеризовался его огромной творческой активностью.

Уже в 1898 году на XVIII-й периодической выставке картин Московского общества



Скульптура работы Паоло Трубецкого
«Мать и дитя» (1898 г.).
P. Troubetzkoy «mère à l'enfant».

любителей искусств, организованной в Историческом музее на Красной площади, П.П. Трубецкой выставил 15 работ, большинство из которых выполнил в Москве. Среди них статуэтка «Портрет княгини Гагариной с ребенком», изображающая его двоюродную сестру княгиню Марину Николаевну Гагарину, урожденную княжну Трубецкую (более известная под названием «Мать и дитя»). Гипсовые и бронзовые отливки этого произведения хранятся в ведущих отечественных и зарубежных музеях, в том числе в Государственной Третьяковской галерее и Государственном Русском музее.

Отмечу, что врач Георгий Сперанский, бывший учителем у Трубецких в подмосковной усадьбе Узкое, в своих воспоминаниях отметил, что Паоло Трубецкой приезжал в Узкое, а значит и в Москву еще в 1895 году. Его мемуары раскрывают обширную хронику событий, происходивших в Узком при Трубецких. Жители Узкого отдыхали, развлекались, ездили по окрестностям, устраивали праздники по различным поводам, путешествовали в более дальние усадьбы родственников.

Может быть, именно в Узком у Паоло Трубецкого возникла идея его известного произведения «Дети Трубецкие», запечатлевшего сыновей князя Сергея



Скульптура работы Паоло Трубецкого
«Дети Трубецкие» (1900 г.) в Русском
музее в Петербурге. «*Les Enfants*
Troubetzkoy», Musée Russe, St-Petersbourg

Николаевича и княгини Прасковьи Владимировны Трубецких — Николая и Владимира, сидящих в свободных позах на небольшой парковой скамейке. Живописная трактовка формы с богатой игрой светотени придает их фигурам естественность и убедительность.

«Дети Трубецкие» - одна из самых поэтичных скульптур конца девятнадцатого столетия. Сразу после своего завершения, в 1900 году, она экспонировалась на выставках — в Петербурге, устроенной художественным объединением “Мир искусства”, и в Париже. Затем скульптура вернулась в Россию и заняла место в большой гостиной Узкого (ныне находится в Государственном Русском музее).



Милорадович С.А. В большой гостиной (Усадьба Узкое). 1924 г. Справа у стены скульптура работы Паоло Трубецкого «Дети Трубецкие». S.A. Miloradovich : Dans le grand salon (Domaine d'Uzkoe). 1924. Sur le mur de droite se trouve une sculpture de Paolo Troubetskoy, « Les enfants Troubetskoy ».

Наиболее яркое произведение Паоло Трубецкого в России — это безусловно памятник императору

Александру III на Знаменской площади в Санкт-Петербурге, открытый 5 июня 1909 года. «Я хотел в образе Александра III представить великую русскую мощь, и мне кажется, что вся фигура императора на моем памятнике воплощает мою основную мысль» - считал автор памятника.

К счастью, памятник императору Александру III сохранился. В советское время в 1937 году он был снят, однако благодаря бесспорной художественной ценности, понимаемо даже тогда, был не переплавлен на металл, а помещен в запасники Русского музея. В 1994 году его установили перед Мраморным дворцом на Миллионной улице. Работы Паоло Трубецкого можно увидеть в музеях всего мира, и они по-прежнему вдохновляют художников и ценителей искусства.



Exposition au musée d'Orsay du 30 septembre 2025 au 11 janvier 2025

Памятник императору Александру III работы Паоло Трубецкого в Петербурге. С открытки 1909 г. Monument à l'empereur Alexandre III par Paolo Troubetskoi à St-Petersbourg. Carte postale de 1909.

Русский авиатор и Георгиевский кавалер князь Александр Мурузи

Марат Абдулхадирович Хайрулин

Невозможно говорить о начале русской военной авиации (см. наш бюллетень № 172), не упомянув Авиационную Школу Офицеров в Севастополе, открытая 21 ноября 1910 года при активном участии Великого Князя Александра Михайловича. Одним из самых выдающихся её директоров был генерал князь Александр А. Мурузи, которому большой специалист по данному вопросу отдает должное в этой статье.

Un grand nom de l'aviation militaire russe, le prince Alexandre Mourousy.

Par Marat A. Khaïruline, historien de l'aviation russe¹

(Traduction Catherine Boncenne)

La création de l'aviation militaire en Russie. Bref historique.

Les succès de l'aviation en 1908, et surtout en 1909, lorsque Louis Blériot traversa la Manche avec ses avions, attirèrent l'attention du grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch Romanov (oncle

de Nicolas II) sur le rôle potentiellement important de l'aviation dans les affaires militaires. Depuis février 1904, Alexandre Mikhaïlovitch présidait le Comité spécial pour le renforcement de la flotte militaire grâce aux dons volontaires et construisait une flotte navale. Lors de l'assemblée générale du Comité du 30 janvier 1910, il fut décidé d'allouer les 900 000 roubles restants à la création d'une flotte aérienne militaire et de poursuivre la collecte de dons à cette fin. Le 6 février 1910, l'empereur Nicolas II donna son agrément officiel à ces deux décisions.

Insignes et jetons du Comité spécial pour le renforcement de la flotte militaire grâce aux dons volontaires. En haut : un jeton en argent (pour un don de 5 roubles) ; de bas en bas, de gauche à droite : un jeton en or (pour un don de 500 roubles), un jeton en argent (pour un don de 3 roubles) et un jeton en argent (pour un don de 100 roubles). (Collage de M.A. Khaïruline)



¹ Directeur adjoint pour la recherche au Musée des Techniques Vadim Zadorozhny de Moscou.

Lors d'une réunion du Comité spécial, il fut décidé de former du personnel aéronautique et d'acheter des avions. À cette fin, en mars 1910, six officiers (les capitaines Matsievitch, Oulianine, Zelenski, le capitaine d'état-major Matyevitch-Matseevitch, les lieutenants Piotrovski et Komarov) furent envoyés en France pour suivre une formation de mécaniciens automobiles aux écoles Blériot, Farman et Antoinette. Des écoles d'aviation ouvrirent progressivement en Russie : à Gatchina, Sébastopol, Moscou, Odessa, Kiev et Tiflis. Au début de la Grande Guerre en Russie, en juillet 1914, on comptait plus de 200 pilotes militaires et 213 avions, organisés en 39 unités d'aviation.

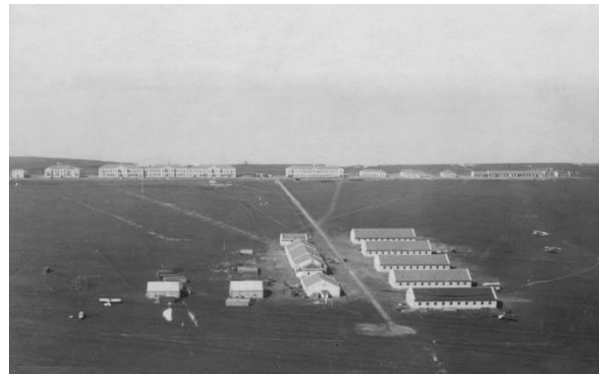
Revenons à l'École d'aviation de Sébastopol et au héros de notre histoire, le prince A.A. Mourousy. Sébastopol peut légitimement être considérée comme le berceau de l'aviation militaire russe. Cette primauté est partagée par Gatchina, où, en mai 1910, un département provisoire d'aviation fut ouvert au sein de l'École d'aéronautique des officiers, qui ne devint une école à part entière qu'en juillet 1914 : l'École d'aviation militaire de Gatchina.



En novembre 1910, grâce aux efforts du grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch (photo à gauche), l'École d'aviation des officiers du Département de la flotte aérienne (devenue, à partir de mai 1916, l'École d'aviation militaire de Sébastopol) fut ouverte à Sébastopol, dans le sud de la Russie. Quatre officiers formés en France arrivèrent comme instructeurs, accompagnés

d'avions qui y avaient été achetés. L'École de Sébastopol devint le principal lieu de formation des pilotes militaires en Russie, formant environ 870 pilotes de début 1911 à fin 1917. En raison de son développement, elle déménagea de l'aérodrome de Koulikovo, à Sébastopol, à Katcha. On l'appelait même parfois à l'époque l'École de Katcha.

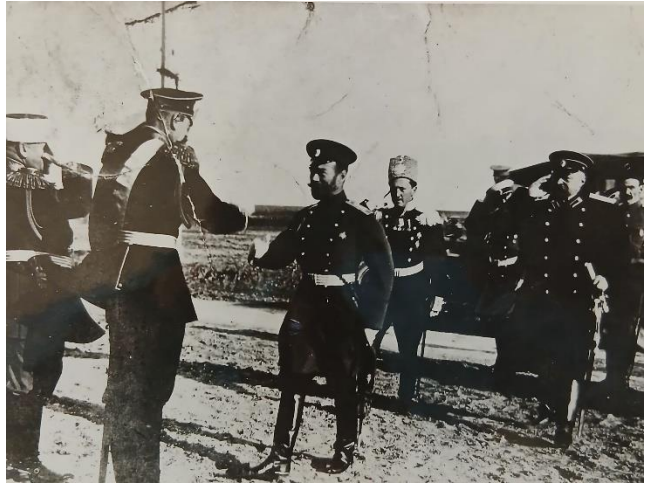
Hangars et bâtiments de l'École d'aviation militaire de Sébastopol. Katcha, près de Sébastopol. 1916. Collection du Musée des techniques Vadim Zadorozhny.



Vol d'un avion Farman IV au-dessus de l'aérodrome de l'École d'aviation des officiers. Des hangars « Bessonneau » destinés au stockage des avions français se trouvent sur le terrain. Champ de Koulikovo, Sébastopol. 1911.

Le grand-duc Nicolas Nicolaevitch, l'empereur Nicolas II et le lieutenant-colonel prince Alexandre Alexandrovitch Mourousy. Collection

En septembre 1912, le prince A.A. Mourousy succède au colonel S.I. Odintsov à la tête de l'école. Dans ses adieux, son ancien directeur, Odintsov, écrit : « Je remercie mon adjoint à l'état-major, le capitaine prince Mourousy, pour son travail consciencieux et sincère au service de notre chère cause commune. »



Nous nous y attarderons ci-dessous, mais voici d'abord une brève biographie.



Alexandre Alexandrovitch Mourousy (*photo à gauche, D.R.*) est né le 18 mars 1872 à Galati, en Roumanie. Issu de la noblesse du gouvernorat de Bessarabie, il est diplômé du Corps des Pages de Sa Majesté en 1893, où il termine sa formation et est promu cornette et affecté aux Gardes du Corps des Lanciers de Sa Majesté. En 1900, il est diplômé de l'Académie Nikolaïev de l'État-major général. Il combat pendant la guerre russo-japonaise au sein du 2^e régiment de Tchita de l'Armée cosaque de Transbaïkalie. En 1907, il est inscrit au cours complémentaire de l'Académie Nikolaïev de l'État-major, qu'il termine avec mention très bien. En 1908, il est diplômé de l'École des officiers de cavalerie. Du 15 mai au 31 août 1911, il est affecté à l'École d'aéronautique des officiers de Saint-

Pétersbourg, où il pilote des montgolfières et vole même, en tant que passager, dans des avions du Département provisoire de l'aviation de Gatchina. Malheureusement, la carrière d'aviateur du prince Mourousy ne prendra jamais son envol. Il fut toujours malchanceux...

Son premier accident a lieu à Gatchina. Mourousy volait avec les lieutenants instructeurs Roudnev et Danilevski, mais son vol avec le lieutenant Samoïlo se termine en catastrophe.

Voici un extrait de l'arrêté de l'École aéronautique des officiers de Saint-Pétersbourg, du 4 novembre 1911, n° 136 : « Le lieutenant Samoïlo, affecté au Département d'aviation provisoire de l'école comme instructeur pour la formation des pilotes Blériot, et le capitaine Prince Mourousy, adjudant-chef de la 1^{re} brigade de cavalerie de l'état-major, affecté à l'école pour la formation aéronautique, le 14 juillet de cette année à 20 h 36, alors qu'ils pilotaient un avion Guppy au-dessus de Gatchina, ont heurté un arbre et sont tombés, avec l'appareil, d'une hauteur de 8 à 12 mètres. Après les premiers soins, les officiers ont été envoyés à l'hôpital de Gatchina du Département du Palais. On y a constaté que le capitaine Prince Mourousy souffrait de contusions au côté droit du visage et du nez, d'une fracture du pied et du tibia gauches, ainsi que d'une contusion à la cheville gauche avec déchirure ligamentaire ».

Après sa convalescence, le prince Alexandre Mourousy est envoyé à Sébastopol pour suivre une formation de pilote à l'École d'aviation des officiers. Il est à nouveau victime d'un accident qui faillit lui coûter la vie...

Le 27 octobre 1911, à 16h13, le capitaine d'état-major Prince Mourousy, lors d'un vol d'entraînement sur un avion-école Henri Farman n° 3, heurte le sol brutalement avec son avion. Il subit les blessures suivantes : fracture du pied et du tibia gauches, contusion du côté droit de la tête, et de nombreuses contusions et écorchures sur les membres et le corps.

Témoignage sur les soins apportés

« Le 27 octobre 1911, à 17 heures, alors que j'étais chirurgien exerçant à Sébastopol et affecté à l'École des officiers d'aviation du Département de la flotte aérienne, je fus appelé d'urgence à l'aérodrome pour porter assistance au capitaine Mourousy, de l'état-major, blessé dans un accident d'avion. L'examen révéla de multiples contusions, écorchures et contusions au torse et aux extrémités, un traumatisme crânien avec une légère commotion cérébrale et plusieurs fractures à la jambe. Après la pose d'un premier bandage provisoire, Mourousy fut personnellement conduit à l'hôpital de la Croix-Rouge, où il resta en convalescence suite à une fracture de la jambe gauche du 27 octobre au 26 novembre. Il rentra chez lui pour sa convalescence et avec des béquilles, passa deux mois supplémentaires à se remettre de ses contusions et de sa fracture à la jambe, avec massages et bains. L'original est signé par le Dr Flerov.

Le lendemain, le prince Mourousy fut nommé directeur par intérim des affaires académiques de l'école.

Le magazine d'aviation illustré de Sébastopol rapporte : *Le capitaine Prince Mourousy, blessé dans un accident, se rétablit à la section de Sébastopol de la Croix-Rouge. Sa jambe cassée est maintenue dans une attelle. Le reste de ses blessures est guéri. Le prince est en excellente santé.* En 1912, Mourousy est diplômé de la troisième promotion de l'école avec le grade de « pilote observateur ». Il ne devient pas pilote militaire, mais se distingue sur le champ de bataille pendant la guerre.

Avec le déclenchement de la Première guerre mondiale en août 1914, il démissionne de son poste de directeur de l'école et est muté au 2^e régiment zaporogue de l'armée cosaque du Kouban. Par décret impérial du 24 février 1915, alors qu'il détient le grade de colonel d'état-major, il est nommé chef d'état-major de la 16^e division de cavalerie, décoré de l'Arme de Saint-



Georges et « décoré pour distinction par le commandant du 2^e régiment zaporogue de l'armée cosaque du Kouban ».

Le colonel Mourousy (avec des aiguillettes) devant le Farman-22. Kacha, 1915. Collection du Musée des techniques Vadim Zadorozhny.

Du 9 juin au 15 décembre 1915, Mourousy dirige à nouveau l'École d'aviation militaire de Sébastopol. Pendant la guerre civile, il combat dans le nord de

la Russie dans l'Armée blanche. Il s'engage dans la « Slavo-British-Allied-Legion »² avec le grade de lieutenant. En janvier 1919, il est nommé commandant de toutes les troupes russes et des unités de volontaires composant la « Force de la Dvina »³ (commandant du district de la Dvina). En juin, il est nommé chef d'état-major des districts de Jeleznodorojny et Seletsky. En octobre 1919, il est promu général de division par le général Miller. Par ordre n° 351 du commandant en chef des forces armées russes sur le front Nord, daté du 5 novembre 1919, il est décoré de l'Ordre de Saint-Georges, 4e classe.



Le colonel prince A. A. Mourousy (au centre) et ses officiers, automne 1918. © IWM

En exil, il vit en France et travaille comme comptable dans une banque. Il meurt le 2 juillet 1954 et est inhumé au cimetière de Sainte-Geneviève-des-Bois.

² Un contingent international formé de Britanniques, Français, Américains et d'unités de la Garde Blanche sous commandement britannique vont continuer à lutter contre les Allemands et les bolchéviques jusqu'en septembre 1919 sur le front du Nord. Les troupes blanches, refusant l'évacuation, vont continuer à lutter jusqu'au début 1920. Le général Ironside fut surpris de la méfiance du colonel A. A. Mourousy envers les interventionnistes, et de la confiance de ce dernier en ce qu'après leur départ, l'armée russe blanche se reconstituerait avec des paysans volontaires et réussirait à renverser le gouvernement bolchévique.

³ Dvina Force est l'un des deux groupes composant la Elope Force étant envoyée par les forces alliées pour sécuriser le port principal d'Arkhangelsk et sa liaison ferroviaire jusqu'à Vologda. La Dvina Force devait protéger la rivière du même nom.

Воспоминания молодого русского эмигранта

Князь Александр А. Трубецкой

Как было объявлено в предыдущем выпуске, представляем отрывки из мемуаров нашего дорогого друга, князя Александра А. Трубецкого, слишком рано ушедшего из жизни. Эта книга, изданная ограниченным тиражом для семьи, рассказывает, помимо прочего, о юности автора и среде, в которой жили многие потомки первого поколения русской эмиграции. В следующих отрывках рассказывается между прочим о небольшой семейной церкви в Кларме и знаменитой «Тёте Тоне» Оссоргиной, которой многие русские дети, погруженные в французскую культуру, обязаны были своим хорошим владением языком предков.

Les souvenirs d'un jeune Russe émigré

Prince Alexandre A. Troubetzkoï



Comme annoncé dans notre précédent numéro, voici quelques extraits du recueil de souvenirs rédigé par notre ami trop tôt disparu, le prince Alexandre A. Troubetzkoï. Imprimé à quelques exemplaires destinés à la famille, ce livre évoque notamment la jeunesse de l'auteur et le cadre dans lequel évoluaient alors bon nombre des descendants de la première génération de l'émigration russe. Les extraits suivants sont surtout consacrés à la petite église familiale de Clamart et à la célèbre « Tiotia Tonia » Ossorguine, à qui tant d'enfants russes, plongés dans le « bain » français, durent leur bonne connaissance de la langue de leurs ancêtres.

CHAPITRE 11

« Au début de ces mémoires, j'ai très peu évoqué certains des débuts de l'émigration russe. Ce n'est pas en quelques lignes que l'on peut décrire l'immense apport de l'émigration russe dans le monde, et aussi pour la Russie elle-même. Celle-ci a perdu au cours du XXe siècle beaucoup de ses repères civilisationnels, du fait que le régime soviétique a cherché à en effacer une bonne partie et créer son ordre utopique nouveau basé sur « l'Homo Sovieticus » comme raillaient les dissidents.

Parmi les réalisations de l'émigration, il est important de souligner son rôle dans l'expansion de l'Eglise Orthodoxe de tradition russe dans le monde entier. En France, nous connaissons tous les quelques églises orthodoxes russes de la Rue Daru à Paris, celle de Biarritz, et celles de la Riviera méditerranéenne. Ces églises existaient avant la révolution et avant l'arrivée massive de réfugiés russes. Pour ces derniers qui vinrent s'installer dans l'hexagone ou ailleurs dans le

monde, il fallait d'autres lieux de culte. Le premier en France, fut la Chapelle dédiée à Saint Constantin et à Sainte Hélène construite à Clamart en banlieue parisienne par notre famille, principalement par le Prince Gregorii Troubetzkoï, frère de mon grand-père, et son épouse Maria née Khreptovitch Bouteneff (...). Les Comtes Khreptovitch Bouteneff possédaient à Clamart une propriété, ancien relais de chasse de Henry IV (...) C'est dans le jardin de cette propriété que le Prince Gregorii Nikolaevitch Troubetzkoï et son épouse Marie Constantinovna firent construire une chapelle qui existe encore de nos jours. Elle fut consacrée en 1924 au moment des fêtes pascales.

Au cours de sa vie, le Prince Gregorii Troubetzkoi fit construire cette chapelle et d'autres aussi. Pendant sa carrière diplomatique au ministère des Affaires étrangères de l'Empire russe, il fut missionné par le tsar Nicolas II comme envoyé plénipotentiaire en Serbie. C'était au moment où ce petit pays se trouva au centre des événements qui déclenchèrent la première guerre mondiale, peu après l'assassinat du Grand-Duc Autrichien Ferdinand et de son épouse à Sarajevo. Le Prince Gregorii et son épouse déployèrent une activité diplomatique et humanitaire considérable pour aider la population serbe. Partout où ils créaient des centres d'accueil ou des hôpitaux, ils y faisaient aussi construire des églises ou des chapelles, quand il n'y en avait pas. Arrivés en France, ils firent ainsi construire cette première église d'émigrés russes dans le jardin de la propriété de Clamart. Cette église dédiée aux Saints Constantin et Hélène, reçut ce nom en mémoire de leur très jeune fils Constantin, mort au combat durant les derniers jours de la guerre civile. Selon des témoignages, Constantin avait été blessé au cours des combats dans l'isthme de Perekop (qui relie la presqu'île de Crimée), mais il céda son cheval à un soldat plus gravement atteint que lui. Il fut tué par les Rouges et son corps ne fut jamais retrouvé.

Je terminerai mon évocation de Grégori N. Troubetzkoï en rappelant que pendant la guerre civile en Russie, il fut membre du gouvernement russe antibolchevique au sud de la Russie. Mais avant cela, il a été avec mon grand-père membre du concile Orthodoxe russe de 1917-1918 au cours duquel fut rétabli le Patriarcat dans l'Eglise orthodoxe russe, aboli par Pierre le Grand.

L'église de Clamart fut, dès sa création, un centre de rencontre de l'intelligentsia émigrée russe. Dans ses nombreux ouvrages sur l'émigration, l'historien Nicolas Ross mentionne ces réunions de Clamart où l'on débattait du passé et de l'avenir. Il m'a dit un jour que c'était le seul endroit où pouvaient se réunir les penseurs, les hommes politiques, les membres du clergé, les écrivains ou encore des militaires, pour débattre entre eux "sans s'excommunier mutuellement"

Mais bien sûr, cette église familiale au statut juridique de chapelle privée et non de paroisse, devint et reste de nos jours jusqu'à un certain point, un centre de ralliement familial autour des familles apparentées entre elles, issues des Troubetzkoï, Bouteneff, Ossorguine, Samarine, Obolenski, Lermontoff, Lopoukhine, Von Rosenschild, Gagarine, Lvov, Maltsov, Tchertkoff, Serikoff et bien d'autres.

Le clergé desservant cette chapelle fut souvent prestigieux, et parmi eux des théologiens orthodoxes de renom, tels que le Père Cyprien Kern avec lequel mon père aimait échanger sur les thèmes religieux. Le père Cyprien attira par son enseignement des disciples qui devinrent souvent à leur tour de grands théologiens. Et je ne peux passer sous silence le Père Michel Ossorguine aîné, grand-père de mon frère, ancien vice-gouverneur de Kharkov, puis Grodno et gouverneur de la région de Toula, qui devint prêtre dans l'émigration et décéda en 1939. Je ne l'ai donc pas connu. On raconte à son sujet qu'étant gouverneur, il souhaitait déjà devenir prêtre,

mais que le Saint-Synode l'en aurait dissuadé, argumentant que la Russie avait à cette époque, plus besoin de gouverneurs comme lui que de prêtres. Il fut, dans l'émigration, l'un des premiers recteurs de la paroisse de Clamart.



Eglise Sts Constantin et Hélène à Clamart, le 7 mai 1924, mariage de Nikolai Lermontov, Coll. Part.

CHAPITRE 12

On doit aussi aux Ossorguine un rôle très important dans la création de l'institut de Théologie Saint Serge à Paris, création à laquelle prit également part activement parmi d'autres, le Prince Grégori Troubetzkoï.

Les fils de Grégori Troubetzkoï fondèrent un atelier situé à côté de la chapelle de Clamart. Ils y lancèrent la fabrication de postes de radio TSF à lampe de très bonne qualité disait-on, sous la marque « Troubadour », rappelant ainsi par sa consonance « Troubetzkoï ».

Boris de Mourzitch, qui devint bien plus tard mon chef de service dans une société spécialisée dans la soudure automatique, me raconta qu'il y avait travaillé et que les postes de TSF « Troubadour » avaient été équipés très tôt d'une innovation, l'antenne ferrite, comme le furent plus tard les postes portatifs à transistor. C'était vraiment une nouveauté qui évitait les branchements de ces TSF sur des antennes extérieures et à la terre (je me souviens dans mon enfance, de fils souvent branchés sur le chauffage central).

Les frères Troubetzkoï eurent donc ce trait de génie d'être parmi les premiers, sinon les premiers à utiliser cette technologie qui allait révolutionner le monde, mais pas un instant ils n'ont pensé à déposer un brevet, qui aurait certainement assuré leur avenir.

La société Troubadour était pourtant mal gérée, Boris de Mourzitch me raconta que tout était prétexte pour organiser l'arrosage de tel ou tel événement. Il me raconta qu'un jour un client qui

ne pouvait pas honorer sa dette, déposa à titre de garantie un tonneau de rhum. Ce tonneau ne retourna jamais chez son propriétaire. Il fut échangé contre la dette et installé au milieu de l'atelier. Tous les employés eurent le droit, jusqu'à épuisement de puiser dedans, tout comme on puise aujourd'hui dans une fontaine à eau dans nos entreprises.

L'aîné des frères Troubetzkoï, Nicolas, partit après la guerre comme ingénieur au Maroc, un autre, Serge, qui avait terminé ses études à la grande Ecole d'Agriculture de Grignon exploita quelque temps, une entreprise agricole à Boulay-les-Troux, un village dans le sud-ouest de l'Ile-de-France. Le nom de ce village rappelait aussi, et pour l'hilarité générale de la famille, la consonance Troubetzkoï. Il partit plus tard en Amérique et construisit comme c'était dans la tradition familiale une chapelle orthodoxe dans sa résidence de vacances au Canada, non loin de Montréal. Son emploi principal fut celui de secrétaire général au sein de l'Eglise Orthodoxe d'Amérique - OCA (Orthodox Church of America). Il présida plus tard à la rédaction de deux livres sur la généalogie de la famille Troubetzkoï et fut l'un des initiateurs d'une réunion décennale de tous les descendants du Prince Nicolaï Petrovitch vivant au XIXe siècle. Ces réunions qui se perpétuent jusqu'à présent ont accueilli jusqu'à 300 descendants, rare occasion de se retrouver ou même de découvrir des cousins qu'on ne connaissait pas. Quant aux livres de généalogie, ils ont été réédités plusieurs fois, complétés au fur et à mesure par les nouvelles unions, les naissances et les décès.

CHAPITRE 13

L'activité de l'atelier Troubadour s'arrêta vers la fin des années 50 avec l'apparition des postes à transistor, et la société fit faillite malgré quelques tentatives de reconversion. La parcelle de ce qui restait de la grande propriété Bouteneff, avec la chapelle familiale et la maison construite à côté, risquait de disparaître sous le marteau d'une vente aux enchères. C'est là que mon frère Michel, « Bratoulia »¹ intervint.

(...)

L'église de Clamart a gardé beaucoup de ses traditions, dont celles héritées du Père Cyprien Kern, ce grand Théologien. Mon frère a toujours voulu les préserver. Ses services religieux gardent une certaine solennité et en même temps une sereine simplicité. Le Choeur fut longtemps dirigé par des membres de la famille, Ossorguine, Samarine, Serikoff.... A présent encore, une partie de la famille, y compris moi-même, chantons dans le chœur, aidons les prêtres comme servants, et parmi ces derniers mes fils. Nous assurons l'entretien ou la maintenance et préparons les grandes fêtes en décorant l'église et en organisant les agapes. Les offices se déroulent en slavon d'église à quelques exceptions près, comme la lecture des apôtres ou l'évangile, qui sont lus en slavon et en français.

Je considère à ce propos, que le maintien d'une langue liturgique traditionnelle contribue à préserver l'Eglise contre des dérives toujours possibles. Si on ne comprend pas les textes, on peut toujours se munir de traductions bien faites et nombreuses. Je m'avancerai peut-être en disant que, lorsque l'Eglise catholique s'est éloignée de l'usage du latin, suite au Concile de Vatican II, cela ne lui a pas apporté grand-chose, et au contraire parfois des dérives. Nous avons constaté des dérives avec le temps dans des paroisses orthodoxes qui se sont éloignées même partiellement des langues liturgiques. Ces dernières sont donc souvent un des remparts de la

¹ le R.P. Michel Ossorguine, demi-frère de l'auteur, grâce à qui l'église de Clamart et son terrain purent rester dans la famille, au prix de grands sacrifices et d'une chaîne d'entraide.

tradition et peut-être même de la canonicité. Je suis d'ailleurs quelque peu inquiet de la décision récente de l'Eglise Orthodoxe russe d'introduire de plus en plus la langue russe dans les offices religieux.

Relisant récemment le Catéchisme Orthodoxe rédigé par un de nos évêques, Monseigneur Alexandre Semionov Tian-Chanski, et réédité en russe et en français par mon frère, j'ai vu avec plaisir qu'il y défend aussi l'importance d'une langue liturgique, elle-même souvent adaptée à la musique religieuse composée souvent en fonction de la langue. (...)

CHAPITRE 16



Ecole Russe, rue Cortembert, Paris XVIe, au premier rang, de gauche à droite : Katia Lopoukhine, Alexandre Troubetzkoï, Antonina Ossorguine, Wladimir Grekoff, Michel Sollogoub ; derrière, Marina Yagellon, la 3^{ème} en partant de la gauche Marie Brun de Saint-Hippolyte, Iégor Chakhovskoy, Anne Guirz..., Coll. Part.

(...) L'après-midi ma mère m'emmenait à l'école russe dont la fondatrice et directrice était une proche parente, Tante Tonia Ossorguine, sœur du premier mari de ma mère nous y enseignait le russe, l'histoire de la Russie et le catéchisme.

Tante Tonia que tout le monde appelait ainsi (diminutif de Antonina) était toute petite et d'allure plutôt frêle, et pourtant son autorité exercée toujours avec douceur était incontestable. Personne ne l'a jamais entendu lever le ton contre un élève. J'ai cependant laissé dans cette école une réputation de garnement insupportable, toujours prêt à faire une bêtise, mais elle ne m'en voulut jamais. Cette école fut quand même bénéfique et affermit mes connaissances de la langue russe.

Cette école russe existe toujours et se trouve dans les annexes de la cathédrale Orthodoxe Saint Alexandre Nevski à Paris. Mes enfants ont tous étudié dans cette école. Lors de la fête de Noël, un spectacle joué par les élèves réunissait parents et professeurs. Devenu moi-même père de famille, je fus parfois sollicité pour présenter ce spectacle à la fin duquel chaque enfant reçoit un modeste cadeau comme à l'époque où j'y étais moi-même élève. Cathy² s'occupait du buffet, tandis que sa cousine Irène préparait les cadeaux pour chaque élève. Pour l'organisation de cet événement, elles rejoignaient la directrice pendant les cours.

Tante Tonia joua un rôle considérable dans ma vie, car c'est sur sa recommandation que je fus bien des années après, embauché aux Chantiers Navals de Nantes. Elle était une fidèle de notre église familiale de Clamart où elle chantait dans le chœur, et le plus souvent le dirigeait. Elle aida toute une génération d'enfants d'émigrés à préparer avec succès, les épreuves de russe du baccalauréat. Ayant pris sa retraite, elle entra dans les Ordres sous le nom de Mère Séraphime.

La journée du jeudi ne s'arrêtait pas là. Après l'école russe, je devais me rendre au Conservatoire Russe Serge Rachmaninoff, situé sur le Quai de New York à Paris. Mes parents m'inscrivirent à des cours de piano. Le professeur, une très sympathique dame assez âgée, Madame Elena K. Savitskaya, trouva que j'étais assez doué et que j'avais l'oreille musicale. Ce fut son erreur, elle ne s'aperçut pas que je retenais à l'oreille les petites piécettes qu'on fait apprendre à tout débutant. Il suffisait qu'elle me joue ce qu'elle voulait me faire apprendre, et pratiquement j'arrivais à reproduire l'air à l'oreille. Je n'ai donc pas appris à lire les partitions. Elle me donnait certes comme devoir des dictées musicales, mais autre erreur, ma mère m'aidait à les rédiger. Mon niveau atteignit la première partie de « La lettre à Elise » de Beethoven, mais la suite était trop compliquée pour être saisie à l'oreille. Je quittai le conservatoire quand mes parents décidèrent de m'envoyer comme pensionnaire au collège de jésuites, celui dans lequel avait étudié mon frère. »

² La princesse Ekaterina A., épouse du prince Alexandre A. Troubetzkoï

AGENDA

Bal à Stockholm

Princesses Marie et Anna Obolensky

Après la période intense des examens d'été et des vacances, l'automne a été particulièrement riche en événements pour la jeunesse de l'UNR.

Au mois d'octobre s'est tenu le week-end international de la CILANE à Stockholm, réunissant des jeunes venus de nombreux pays pour partager quelques jours de découverte et d'amitié.

Dès la première soirée, les participants ont été accueillis par un cocktail chaleureux dans un bâtiment voisin du Nobility House. Le vendredi fut consacré à une visite guidée de la ville, avant qu'un dîner entièrement inspiré de l'époque viking — et véritablement spectaculaire — ne vienne clore la journée. Les invités ont été reçus dans un restaurant où tout le personnel portait des costumes traditionnels. À l'entrée, un homme muni d'un cor les saluait, des planches de bois servaient des assiettes, et d'anciennes pièces faisaient office de monnaie pour

commander les boissons durant le repas. Des animations typiquement nordiques, comme le bras de fer « à la viking », étaient proposées. Mets et breuvages étaient servis dans une vaisselle rustique, lourde et massive. Après le dîner, un bar-hopping a été organisé : chaque établissement affichait ses propres règles singulières, comme l'obligation de lever son verre uniquement de la main gauche, ou ailleurs, de ne pas l'utiliser.



Participants du week-end de la CILANE devant le château de Rockelstad, Stockholm.

où il a pu admirer des carrosses de différentes époques et observer des chevaux. Les participants ont ensuite été conduits en bus jusqu'à un château, où un cocktail avait été préparé dans les salles historiques. La soirée s'est poursuivie par un dîner ponctué de toasts traditionnels et de schnaps, puis par des danses jusqu'au petit matin. La véritable cerise sur le gâteau fut sans conteste l'apparition d'une aurore boréale ce soir-là, un moment magique qui a conquis tous les cœurs.

Le lendemain, un brunch convivial a permis aux délégués de la CILANE d'échanger des cadeaux et de partager leurs impressions sur ce week-end exceptionnel. Une chose est certaine : les Suédois ont offert un séjour inoubliable, alliant hospitalité chaleureuse et découverte de leur riche patrimoine. Un événement à ne pas manquer la prochaine fois.

Le samedi, le groupe a visité les Écuries Royales,

Parallèlement à ce week-end intense en Suède, la Belgique a accueilli au Château d'Argenteuil



Parallèlement à ce week-end intense en Suède, la Belgique a accueilli au Château d'Argenteuil un Bal de Charité au profit de « l'International Camp of the Order of Malta Spain 26 ». Les invités ont été plongés dans une ambiance espagnole ensoleillée, ont dégusté une paella savoureuse et ont dansé jusqu'tard dans la nuit. Les fonds récoltés permettront d'organiser un séjour international pour des personnes en situation de handicap.

Kyra Obolensky, Olga Zuboff, Maria Obolensky, Alexandra Ossorguine, Hélène Bennigsen, Helenka O'Rourke

Enfin, du 21 au 23 novembre, les délégués de la CILANE se réuniront à Budapest. La rencontre s'annonce dense et essentielle, notamment en raison de l'élection du nouveau porte-parole. Le traditionnel

bal aura lieu le samedi soir.

Notre équipe jeunesse UNR est toujours heureuse d'accueillir de nouveaux membres. Si vous ne nous avez pas encore rejoints, c'est le moment pour le faire.

Dîner de l'U.N.R. à Moscou



Nika, V. Obolenskaya

Le 2 novembre, nous avons organisé un nouveau dîner pour la section moscovite de l'Union de la Noblesse Russe. Cette fois-ci, nous avons réussi à réunir nettement plus de jeunes que la dernière fois : 13 d'entre eux. Au total, 35 personnes étaient présentes. Malheureusement, plusieurs participants potentiels n'ont pas pu assister à ce dîner, car il coïncidait avec les vacances scolaires et les jours fériés ; beaucoup étaient en congé.

Par Konstantin Gueorguevitch Smirnov

Titus von Blanquet, représentant de la noblesse allemande, Philippe D. Smirnov, Konstantin von Blanquet, pcesse Sophie V. Obolenskaya Otto N. von Essen, Georguy S. Popel, Maria S. Popel, Elena A. Kotelnikova, Kira K. Smirnova, Nikolaï O. Scherbatchiov, pcesse



De gauche à droite : Nikolai Alekseevitch von Essen (russo-allemand), son fils Otto, Ioulia Smirnova (née Wilke) et son mari Dmitri Georguevitch Smirnov.

Agenda jeunes 2026 :

26/1 – 1^{er} février : Week-end de ski en Suisse

19 – 22 mars : Week-end international en Belgique

10 – 12 avril : Réunion de printemps à Paris, France

12 ou 19 septembre : Week-end international en Suisse

10 octobre : Week end international à Dresde, Allemagne

17 octobre : Réunion des délégués à Stockholm, Suède



Sans dates définies : Week-end international en Italie

F. V. Sytchkov (1870-1958) : Chorale de Noël, 1910

Tous nos vœux pour les fêtes de fin d'année avec ce texte de N. A. Leikin (1841-1906), journaliste, écrivain et éditeur

« Le premier jour de Noël, le matin, tout le monde allait à la messe matinale à l'église de Notre-Dame

de Vladimir, et en rentrant à la maison, ils rompaient le jeûne avec du jambon et buvaient du café avec de la crème. On allumait le sapin. Des chorales de Noël venaient, portant des étoiles en papier et glorifiant le Christ devant les icônes. C'étaient les enfants des balayeurs, des porteurs d'eau, des artisans de notre cour et des cours voisines. On les acceptait tous et on leur donnait quelques sous, trois kopecks, cinq kopecks. Il y avait aussi les chœurs de fonctionnaires de police [...] qui venaient féliciter les balayeurs, les porteurs d'eau, les ramoneurs, les gardiens de l'église, les sauniers du bain, les gardiens de la cour marchande, les gardiennes et les vieilles femmes du bain, les boulangères, les femmes de l'hospice, les sonneurs de cloches du clocher, les éboueurs et autres [...] La fête de la Nativité se terminait avec les prêtres de la paroisse, qui arrivaient vers trois heures de l'après-midi et restaient toujours pour boire et manger. [...] Ensuite, mon père mettait son frac et partait faire les visites nécessaires, et ce jour-là, il ne revenait pas pour dîner. À la maison, nous n'avons jamais déjeuné de soupe ce jour-là, mais nous avons mangé du matin au soir au buffet de fête qui restait servi toute la journée. »